

XYZ. La revue de la nouvelle

La nuit est sans épaule

Corinne Larochelle



Numéro 47, automne 1996

L'absence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larochelle, C. (1996). La nuit est sans épaule. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (47), 27-31.

La nuit est sans épaule

Corinne Larochelle

Toutes les nuits, on gratte à votre porte. Le bruit ne réveille pas mais, sournoisement, il s'introduit dans votre vie et devient vite indispensable, vital même. Vous vous surprenez à l'attendre. Vous mandatez une oreille pour faire le guet. Ça commence tard le soir et, même si ça ne dure qu'une demi-heure, son effet se propage sur deux heures blanches pendant lesquelles votre tempérament, qui n'a d'ordinaire rien d'inquiet, se manifeste sous un jour nouveau, insatiable et nerveux.

Vous vivez seule dans un deux pièces et demie. L'impression d'être claustrée monte souvent en vous et s'agrippe à vos poumons. On dirait le vertige. Dans la cuisine, la fenêtre donne sur le pan de mur d'un hôtel miteux et immense. Le matin, la vue de ce mur vous contrarie. Vous baissez le store. Mais le soir, toutes les lumières s'ouvrent, indépendantes les unes des autres. Vous croyez qu'on vous révèle l'intimité des clients afin de vous distraire, de vous dédommager en quelque sorte de la lumière qui, durant le jour, n'éclaire pas votre cuisine. Vos rêveries solitaires vous semblent légitimes ; alors il n'est pas rare de vous voir passer plusieurs heures dans l'obscurité, la tête appuyée sur le châssis, le regard mouillé, ou simplement assise sur un tabouret. Et il n'est pas rare, dans ces heures secrètes, à l'écart des préoccupations du monde, qu'une main glisse à l'intérieur de votre pantalon ou le long de votre cuisse, si vous êtes déjà en chemise de nuit.

Vous vivez seule dans un deux pièces et demie, et lorsque quelqu'un gratte à votre porte, vous voudriez lui ouvrir. Qu'il entre s'asseoir et causer de ces petites choses qui vous tracassent et vous apparaissent, dans le creux du lit, insoutenables. Bien

sûr, le bruit est inquiétant, mais pour crever l'abcès de la solitude, vous pourriez inventer le bruit d'un ami qui gratte à la porte.

Vous tenez à confirmer vos doutes, quelqu'un, ne serait-ce qu'un voyeur, s'intéresse à vous. Les mains moites, le cœur plein d'appréhension, vous attendez qu'il se manifeste. Votre côté défaitiste ne rate pas l'occasion de se faire entendre. *Ce n'est qu'un raton laveur affamé. Il y a toute une famille avec des petits qui rôdent dans la ruelle. Pas de chance. Ce sera pour une autre fois le beau marchand de sable.* Mais quelque chose dans la joliesse du grattement, sa perfection sonore, son rythme soutenu, l'étonnement qu'il vous procure en même temps que la jouissance passagère, vous dit qu'il ne s'agit pas d'un animal. La folle du logis s'acharne, elle fait de l'overtime: *Vous désirez, madame ? un grand gaillard aux yeux tendres ou un voyou poil de carotte ? un petit costaud ferait l'affaire ? Voyons ce que j'ai aujourd'hui...*

Pourvu qu'il soit de chair. Pour changer des chimères. Dans ce défilé d'images, pas une seule femme, rien que des bras, des fesses, des yeux mâles.

Vous entendez l'écho de la solitude dans les objets qui vous entourent. Le verre d'eau posé sur la table de chevet. Vos pantoufles à côté de la porte. L'assiette sale sur le comptoir. Et même le carrelage fleuri qui se multiplie à l'infini et que rien n'interrompt sinon vos propres pieds.

Vous souffrez de cette enfilade d'après-midi qui n'apportent rien de nouveau. Vous avez beau varier l'itinéraire de vos promenades, emprunter autant que possible de nouvelles rues ; vous avez beau changer de livre, remarquer de nouveaux visages dans la rue, être éblouie même par certains ; vous avez beau stimuler votre appétit par des recettes différentes ; changer d'air, de robe, de chaussures : vos journées se ressemblent, de même que vos nuits et vos ennuis. Vous avez beau vous dire que demain ne sera pas comme aujourd'hui, vous devez vous convaincre qu'il y a sept jours dans une semaine. Vous attendez qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Quelque chose qui ne se fait pas

annoncer mais qui surgit et élabousse et mouille, que personne ne peut prévoir tant cela est soudain.

Vous regardez votre robinet. Vous regardez votre carrelage. Vous regardez votre lit défait. Tout ce que vous trouvez d'inattendu, c'est la petite fourmi qui se dirige en ligne droite vers le coin du mur.

Et une nuit, il y a ce grattement qui vous surprend en flagrant délit d'insomnie. Vous vous mettez à espérer de grandes choses. Au début, l'image du chien qui rentre au bercail après ses escapades nocturnes, vous comble d'aise. Sa ponctualité agit sur vous comme la plus douce fidélité; vous lui attribuez des vertus curatives, hallucinogènes, aphrodisiaques même.

À l'écoute du grattement, vous vous enfoncez dans votre fauteuil et le temps s'arrête. Le rôdeur anonyme chatouille vos oreilles et, pour un temps, vous ne désirez plus rien. Le sommeil qui ne tarde pas vous trouve repue, assoupie, moulue. Un sourire béat colle à votre figure lorsque vous rampez direction lit.

Comme le désir est une chose qu'on alimente, qui exige finesse et diversité, vous devenez, avec le temps, plus exigeante. La dose n'est plus assez forte et l'insatisfaction vous gagne. L'attente ronge vos nerfs déjà passablement amochés, démasquant du même coup le calme trompeur que vous affectiez. L'espace d'une demi-journée, vous redevenez morose.

Il vous presse de l'apercevoir, lui, l'innommable, quitte à être déçue. Une seule fois suffirait. Ne serait-ce que de profil. De quoi nourrir vos rêveries solitaires qui meurent d'inanition. Vous reprenez vos interrogations inquiètes : *et si ce n'était qu'une bête, une sale petite bête qui ne fait que manger, dormir et pisser...* Tant pis si elle a de belles oreilles, si elle mange dans votre main, si ça vous chatouille... On ne sait jamais quel compagnon le destin nous réserve. Ne reculant devant rien, vous vous préparez mentalement à la rencontre d'un morpion, d'une goule. Vous vous rappelez l'étrange créature du Lagon Noir, tous les films d'épouvante avec des êtres monstrueux. La belle et la bête, King

Kong, le comte Dracula et Mugwumps, votre récente découverte : toutes ces grosses bêtes vous ont déjà arraché quelques frissons d'envie. Enfin quoi, la laideur est souvent plus attachante que la beauté. On dit même qu'elle est supérieure à la beauté parce qu'elle dure.

Rien ne vous effraie désormais. Ce soir, vous laisserez la porte ouverte.

Vous faites de grands préparatifs : maquillage, brushing, manucure, vos plus beaux atours. Vous déposez des fleurs coupées dans un vase et vous préparez deux apéros. Un peu plus et vous oubliez les chandelles.

Vous reprenez l'attente où vous l'aviez laissée la veille, comme un tricot entamé.

Une sourde excitation parcourt vos veines. Coite, les jambes croisées, vous ne savez encore rien de cette ombre trapue qui passera tout bonnement à côté de vous et posera une main sur votre épaule. Tout ça, si précipité.

Vous ne savez encore rien d'une longue, très longue conversation cousue et décousue entre deux êtres effilochés, trop contents de se rabouter avec les morceaux épars de l'autre, une conversation trouée, pleine de silences qui gonflent, gonflent d'envie vos mamelons. Vous ne connaissez rien à l'insolite sinon quelques scènes surprises aux fenêtres de l'hôtel, rien sinon quelques confidences qui vous rendent jalouse, car, dans toutes ces histoires, ce n'est jamais de vous qu'il s'agit.

Pourtant, ce soir, votre deux pièces et demie est le théâtre d'une scène étrange. Alors que vous ne vous y attendez plus, une masse un peu lourde vient s'asseoir dans le même fauteuil que vous. Une odeur d'algue ou de saumure envahit la pièce. Vous n'auriez jamais espéré une réponse aussi rapide à votre porte ouverte. Dans votre énervement, vous jetez un regard éberlué. Tout de suite, ce qui vous frappe est cette barbe drue et noire, comme un abîme sombre. Vous avez toujours adoré les barbes. Vous laissez les secondes s'écouler, pendant qu'un souffle chaud court sur votre nuque.

Vous n'osez pas lui demander son nom, de peur qu'il ne disparaisse. Dans certaines circonstances, les mots éteignent les hommes. Ça les distrait et ils débangent. Vous n'osez rien dire, de peur de couper la vision à la racine, que tout s'évanouisse et qu'on n'en parle plus. À ce moment précis, vous savez que le monde est fragile, que tout ne tient qu'à un fil. Un geste un peu brusque, une parole inconvenante suffirait à tout dissiper.

Vous lui suggérez un verre de limonade.

Dans votre imagination, vous marchez toute nue jusqu'à la cuisine. Vous sentez son regard braqué sur vos fesses. Vous pensez que vous devriez le faire pour vrai. Le mieux, ce serait de vous dévêtir dans la cuisine et de revenir toute nue. Pas de chichi, pas de façons, pas de minauderie, pas d'atermoiement, pas de délai. Des choses claires et directes. Vous revenez avec deux grands verres pleins, tout habillée, et lui en tendez un en souriant. Ensemble, vous buvez un bon coup et puis, vous avez envie de l'inviter dans votre lit, mais vous n'en dites rien. *Être désirable avant tout. Remonter les seins, un peu, voilà, être souriante.*

Vous attendez la suite. Devant vous, les fenêtres éclairées de l'hôtel dévoilent couche-tard, noctambules et insomniaques. Dans une chambre à la hauteur de vos yeux, un homme en caleçon défile sous vos yeux qui refusent le sommeil.

Alors, comme s'il n'y avait jamais eu de grattement, un long silence s'avance en vous sans s'arrêter.